

machine répandait une odeur empestée qui se mêlait aux âcres relents des corps des nègres qui transpiraient serrés les uns contre les autres. Le bruit de l'hélice dans l'eau tourbillonnante accompagnait le murmure incessant des voix des hommes.

Stanley me questionnait longuement sur Bornéo où j'avais voyagé pendant un an seul dans l'intérieur et il prenait intérêt à comparer les développements possibles des deux pays ayant soin de n'omettre aucun trait favorable, qui pût être à l'avantage de l'Afrique centrale, cette immense contrée avec laquelle il s'était intimement identifié.

Un campement temporaire avait été établi à Bolobo, et j'en eus le commandement. Avant de partir, Stanley eut une entrevue avec les principaux chefs des environs. Assis comme de coutume sur un pliant, Stanley, les bras croisés, regardait s'approcher tour à tour chacun des chefs. L'un d'eux, un gaillard superbe, paré d'ornements indigènes, portait dans sa main droite une lance, et dans la gauche un long bouclier étroit. Il s'avança crânement devant Stanley la tête haute et le buste droit. Avec un geste majestueux, il souleva sa lance, la planta dans le sol, et jeta auprès son bouclier.

Il commença seul son discours, mais bientôt il eut recours à l'interprète.

Il protestait contre l'installation du camp de l'homme blanc à proximité de son village.

Stanley restait assis, immobile, les yeux fixés sur le visage du chef, et ne prononçait pas un mot. Peu après l'attitude du chef se modifia. Il semblait diminuer de stature. En vain portait-il ses regards

de droite à gauche. Le regard perçant des yeux gris de Stanley paraissait le déconcerter intolérablement.

Bientôt, tout penaud, le chef ramassa son bouclier, arracha sa lance, dont il laissait traîner le manche à terre en s'en allant.

Et, devant l'issue de l'incident, je remarquai sur le visage de Stanley un bizarre sourire.

.....

Au cours d'une conversation avec Stanley, je fis allusion au mystère extraordinaire que devait paraître notre arrivée aux yeux des indigènes. J'essayai de décrire l'impression que nous devons produire sur les naturels, avec notre nombreuse escorte de Zanzibaris, de Soudanais et d'Arabes.

Sur un ton quelque peu impatienté, Stanley m'interrompit :

— Mon cher, en ce monde, nous ne pouvons nous attarder à songer aux impressions que nous produisons. On n'a pas le loisir de s'offrir cette sorte de fantaisie.

.....

En quittant le camp de Bolobo, dont il me laissait la charge, Stanley me serra chaleureusement la main et me dit :

— Allons, Ward, surveillez bien vos hommes. Evitez toutes les hostilités. Restez en bons termes avec les gens d'alentour. Mais, notez bien ceci. S'il faut vous battre, "battez-vous". Au revoir et à la grâce de Dieu !

.....

Pendant le transport des bagages de Stanley, une grande caisse suspendue à